

La littérature est partout – Au théâtre – King Dave au théâtre et au cinéma en blanc ou noir

Monique Pagé

Numéro 18, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pagé, M. (2022). La littérature est partout – Au théâtre – King Dave au théâtre et au cinéma en blanc ou noir. *Entrevous*, (18), 70–72.

KING DAVE

de ALEXANDRE GOYETTE
en collaboration avec ANGLESH MAJOR

JUSQU'OU
LA PEUR PEUT-
ELLE TE MFNER ?

AFFICHE DUCEPPE EN TOURNÉE

King Dave. Je n'avais rien lu sur la pièce créée et interprétée par Alexandre Goyette en 2005, ni visionné le film de 2016 réalisé par Podz¹. J'avais vu la bande annonce... trop violente pour moi.

Cela étant dit, en 2021, la pandémie m'a suffisamment confinée, je sors voir la nouvelle adaptation théâtrale du film qui était lui-même une adaptation de la pièce originale. Cette fois, on veut mettre l'accent sur le racisme... Un sujet aussi vieux et répandu que l'humanité, une sorte de tache originelle qu'on n'arrive pas à effacer. J'y vais donc avec curiosité, mais sans attente.

Après la représentation – ça remue, une telle pièce –, j'écris d'un trait sur un bout de papier :

*du purgatoire à l'enfer et plus loin encore
dans le fer en fusion rouge sang
un cul-de-sac quartier de la peur
un plafond trop bas
un vortex descendant
pas moyen de se relever*

Et les jours suivants, je développe, bien sûr.

¹ *King Dave* a d'abord été une pièce-monologue qui a valu à Alexandre Goyette le Masque du texte original et celui de l'interprétation masculine. L'auteur-comédien a ensuite écrit le scénario à huit personnages du film de Podz. Anglesh Major a collaboré à la nouvelle adaptation théâtrale et a porté le rôle à la scène avant de le céder à Patrick Emmanuel Abellard. Au départ Blanc, Dave est maintenant Noir.

ÇA COMMENCE.

D'entrée de jeu, le quatrième mur est brisé : le comédien nous fait « Yo, ça va bien ? » et déplaçant, pour la forme, un micro au passage, il ajoute : « Vous pouvez continuer à parler. » Il nous tourne le dos pour se rendre lentement au piano. On continue à jaser, mais en fait, tout est commencé. Dave, le personnage, est un type qu'on oublie facilement.

Il faudra une douce musique pour que le public voie enfin Dave qui joue sa vie pour nous.

Le langage ! Une forme de syncrétisme FACS+2, c'est-à-dire français, anglais, créole, sacres, plus cru et vulgaire. J'en suis consciente : je dois accepter le contrat. Après tout, je comprends le message même si je ne maîtrise pas ce FACS+2.

Dave, à treize ans, étudiait dans une école privée avant d'être intimidé, bousculé une première fois... puis tabassé des dizaines de fois. Incompréhension, peur viscérale sans outils pour se défendre, orgueil sans outils pour s'en remettre. Il doit se venger, il veut aussi être « de la gang », être quelqu'un qu'on respecte... et il se donne à lui-même le sobriquet de King Dave : on existe où on peut quand on est seul. Tellement seul que c'est à nous, assis dans l'ombre, que Dave se raconte.

Chaque humiliation appelle une vengeance de King Dave. Sa tentative de s'intégrer à un groupe lui fait prendre une mauvaise décision, puis il bascule dans un enchainement de mauvais choix, coups et contrecoups, qui ont de grosses conséquences. En cent minutes, Dave perd des plumes, se dévêt de son costume – son manteau, sa capuche, son chandail – et se revêt de son véritable nom : Dave devient peu à peu David, puis David Joseph, puis un immigré qui n'est pas un immigré, il est un Québécois né à Montréal dans un quartier où les issues à la violence et à la peur sont très étroites.

Ce baraqué, fragile, hyperactif ne peut avoir confiance en personne. Il n'a rien d'un *king*, c'est un *loser* écorché.

La pièce se termine sur une note d'espoir qui sonne faux. David croit qu'il pourra s'en sortir une autre fois, mais le spectateur le sait se diriger vers la prison où les issues à la violence et à la peur sont encore plus étouffées. Et je pense à *La bête à sa mère* de David Goudreault.

LE RIDEAU NE SE BAISSÉ PAS, DAVE PARTI, PATRICK APPARAÎT.

Patrick Emmanuel Abellard, sur scène pendant une heure quarante minutes, endosse seul tous les personnages de la pièce en modulant voix et émotions. Un grand jeu d'acteur !

Ce comédien est dans la vie – selon son dire – un gars plutôt *cool* qui a toujours aimé faire rire. Il se plaît particulièrement à jouer les passages vraiment humoristiques de la pièce, par exemple quand Dave donne la réplique à Isabelle, joué par lui-même.

Il connaît bien le langage de la pièce et la réalité décrite, mais lui, Patrick, ne manque pas de moyens, d'outils pour s'exprimer, contrairement à Dave. Ce jeune acteur noir en *one-man-show* s'inscrit – je crois – dans l'histoire d'un changement social au Québec.

Voilà, me suis-je dit, il me faut maintenant voir le film dans lequel Dave est un petit délinquant blanc qui circule tant bien que mal entre les gangs, les mauvais gars... noirs.

C'est dans le film que j'ai senti le racisme.

Si, dans sa nouvelle mouture, la pièce d'Alexandre Goyette dépeint un jeune Noir confiné à un milieu social qui le maintient dans la peur et la violence, il n'en demeure pas moins que Blanc ou Noir, film ou pièce, c'est « ton neveu, ton fils, ton voisin, c'est peut-être ce que la personne assise devant toi aurait pu devenir. David Joseph ou David Morin, c'est d'autres lunettes mais la même histoire, celle d'un jeune homme qui a peur, qui marche encore sur une pelure de banane, qui déguise sa fragilité en colère et qui n'arrive pas à arrêter sa chute² ».



LE TEXTE DE LA PIÈCE
A PARU EN 2008 CHEZ
DRAMATURGES ÉDITIONS.

² Extrait du « Mot de l'auteur » d'Alexandre Goyette, dans le programme de la tournée 2021-2022.